

Transkriptionen der Interviews

K = Kainz

Interview 1:

Interviepartner: Isidore Beau-Clair Vieira, 49 Jahre, IKT-Verantwortlicher des Kommunikationsministeriums der Republik Benin, Cotonou. (V)

Ort/Zeit: Cotonou, 09.07.2015

V: Vous avez vu les documents que je vous ai envoyés ?

K : Oui, c'est très intéressant.

V : C'est un peu comme la revue, c'est ça qui alimente les plans d'action. C'est comme un overview sur tout ce qui constitue ce secteur. A la fin, j'ai jeté des idées pour...dans quel sens il faut s'orienter, des conseils stratégiques.

K : Est-ce qu'il y a des chiffres concernant les réseaux d'internet ?

V : Je pense que vous avez vu les chiffres, j'ai mis des chiffres, c'est vrai que ce sont des chiffres essentiellement pour les opérateurs de la Télécom, pour les autres, on ne les a pas. Mais laissez-moi regarder.

K : Oui, si c'est possible. Sinon, ce n'est pas grave, mais ce serait quand-même intéressant. Et l'emploi des portables ? Parce que moi, personnellement, j'ai constaté une augmentation énorme entre 2011 et 2012. C'était la deuxième fois que je suis venue ici et j'ai vu que presque tout le monde qui avait la possibilité de s'offrir un portable en avait un.

V : Oui, c'est une spécialité du Bénin, je pense que je l'ai mis dans la présentation, vous allez voir que quand on calcule de manière brute le taux, la télédensité, le taux de pénétration, ça avoisine les cent pourcent. En fait, c'est un chiffre qui trompe, parce qu'ici, à un moment donné, les réseaux n'étaient pas connectés. Et ça coûte vachement cher de téléphoner d'un réseau à l'autre. Qu'est-ce que cela a induit ? Cela a induit que chacun a au moins deux SIM. C'est la raison pour laquelle que c'est une partie du monde où le téléphone à double SIM est le plus répandu, ça coûte un peu plus cher, mais tout le monde veut avoir deux SIM au moins. De cette manière que les deux plus grands réseaux peuvent être utilisés.

K : C'est MTN et GLO ?

V : Non, c'est MTN et MOOV'. C'est les deux plus grands opérateurs.

K : Et GLO, ça n'a pas d'importance ?

V : Non, GLO est en bas, complètement en bas. Tu as MTN, MOOV', oui, le GLO vient. On a MTN, MOOV', GLO, BCom et LIBERCOM. Donc, on a 5 opérateurs. Donc voilà un peu, le taux réel vient autour de 45% de la population qui utilise. Et je pense que dans la présentation, j'en ai parlé de cette différence.

K : Est-ce qu'il y a aussi des différences régionales ? Bien sûr...

V : Evidemment, et c'est aussi une caractéristique ici, qui est une caractéristique des pays en voie de développement, qu'on appelle la fracture numérique. Il y a une fracture interne. Vous verrez que les trois quarts de la téléphonie numérique ou des

réseaux internet se concentrent essentiellement dans trois zones : Cotonou, Porto-Novo, Parakou qui sont les plus grandes zones urbaines. Et encore que Cotonou prend toute la tête. Le challenge pour nous, c'est de transformer les zones qu'on appelle les zones technologiquement démunies en zones technologiquement équipés. Ça fait partie du programme que nous sommes en train d'élaborer.

K : Est-ce qu'il y a déjà des stratégies précises ?

V : Bien sûr, il y a une stratégie pour l'accès universel, je peux vous donner une copie.

K : Ça serait très gentil, merci.

V : Il y a une stratégie pour les zones qui ne présentent pas beaucoup d'intérêt pour les opérateurs, parce qu'il n'y a pas beaucoup. Quand vous mettez des équipements, il faut le même équipement, donc, c'est pas rentable pour eux et ils n'y vont pas. Mais c'est des populations qui ont droit à une information, qui ont droit à la communication. Alors, comment faire ? A ce moment où l'accès universel est en jeu, il y a un prélèvement, on prélève les opérateurs pour financer la couverture de ces zones. C'est pour ça, on a mis en place l'agence Béninoise de service universel, donc, je vous ai expliqué la stratégie.

K : Donc, il faut subventionner les investissements.

V : Voilà, très bien. On fait ces investissements à partir d'une cartographie des zones technologiquement neutres et on crée un agenda.

K : Parce qu'il y a la volonté des gens de partager aussi cette technologie.

V : C'est plus qu'une volonté. En fait, je fais une comparaison entre nous, les Africains et les Européens. Vous allez voir que dans la population en Afrique, il y a une certaine proximité née de la vie communautaire, qui est à fur et à mesure dynamisée par l'utilisation d'un téléphone et dans une certaine mesure d'Internet.

K. parce qu'il y a cette tradition africaine plus qu'en Europe ?

V : Voilà. On vit plus en communauté. C'est ça qui fait que tous les fois qu'on voit que les données d'utilisation du téléphone et d'internet vont beaucoup plus vite qu'en Europe qui eux ils sont déshabitués de cela. Ici, c'est une vie communautaire. Ici, après une semaine, on dit, je t'ai pas vu, bonjour. Ça n'arrive pas beaucoup en Europe, ce qui fait que les réseaux sont de plus en plus dense.

K : Et c'est beaucoup plus vite qu'en Europe.

V : Voilà.

K : Est-ce que vous pensez qu'il y aura un changement – parce que c'est vraiment le sujet précis de ma thèse – qu'il y aura un changement culturel ou même politique par l'utilisation des télécommunications?

V : C'est sûr. Du point de vue politique, aujourd'hui, quand on voyait les élections, tous les leaders politiques ont utilisé les réseaux sociaux. Il y a une histoire ici où deux candidats ont fait de la cybercriminalité, l'un a utilisé le domaine de l'autre, ça s'est passé, je crois en 2006. L'un était le Président de la république, l'autre de l'Assemblée Nationale, c'était le grand challenger. Donc, cela influence véritablement le milieu politique. Tant au niveau de la communication, parce que les médias sociaux sont devenus l'espace où toutes les tendances politiques s'expriment. J'ai observé ça pendant la période électorale, tous ont eu leur page

Facebook, ils communiquent intensément, ils envoient [des messages], or avant, c'était beaucoup plus des meetings, c'était beaucoup plus des tracts, et cette transformation est en cours. Maintenant on ne peut pas prédire jusqu'où vont aller ces impacts. Quoi qu'il en soit, il y aura de plus en plus une adoption de ces outils-là dans la communication et qui va s'amplifier de plus en plus d'autant que les populations chez nous sont plus des jeunes. La population béninoise a plus de 45% de jeunes qui sont très accrochés à ces outils-là. (...) Au point de vue culturel, ça c'est très clair, nous sommes, à mon avis, dans une mutation, mutation de notre société, mutation civilisationnelle, où, dans cette mutation, l'utilisation de ces outils-là, joue un rôle important. On a plus, pour s'envoyer, pour communiquer, la poste aujourd'hui s'est réformée pour utiliser internet et pour les communications. Les communications en papier sont en train de baisser. Et ça fait quoi ? La consommation de papier, pour conserver tout ce qu'il y a comme innovation se déplace vers l'utilisation de ces technologies. Vous voyez, aujourd'hui quant aux universités par exemple, vous allez déposer vos mémoires en papier et en numérique. A un moment donné, cela ne sera que numérique. Le papier est en train de descendre, mais je ne pense pas comme d'autres qu'il y aura la distinction du papier. Ça va être réduit mais l'accès sera beaucoup plus électronique. On a les tablettes de lecture aujourd'hui, donc nous lisons dans nos voitures, vous avez vu à la gare, comme chez vous, ça vient aussi ici. Donc, il y a une transformation de cette société-là par l'utilisation de ces outils.

K : Et concernant la culture africaine ? Il y aura aussi des changements en communiquant avec d'autres cultures, américaine, européenne etc.

V : Oui, le changement est maintenant. En effet, je travaille en ce moment sur quoi, j'essaie de rassembler des artisans. (...) En été, je sais que ces boubous qui viennent d'Afrique sont très appréciés. J'ai dit pourquoi vous ne participez pas à l'économie internationale, il y a un outil aujourd'hui, on peut vous organiser en utilisant le virtuel. Vous avez déjà des expositions, non seulement cela facilite les échanges et aussi le marketing. Vous pouvez vendre à la place mondiale, il y en a d'autres qui le font déjà. Et puis en même temps, prendre des cours. Chez nous, le métier d'artisan s'apprend en observant comment faire. Tu vois, l'apprenti et là et pendant une période, tu regardes ton patron, après tu passes à une autre étape. Par contre, l'artisanat en Europe c'est des cours bien, d'abord la théorie, quand je reviens à la couture, c'est plein de la géométrie. Et maintenant on peut donner ces cours à travers internet pour renforcer les capacités et mieux participer à l'économie mondiale. J'en fais référence, parce que dans une certaine mesure, je suis un avant-gardiste. Je lance, après on voit. Ça va être le mode de fonctionnement. Les artisans et l'artisanat sont une part de notre culture et l'artisanat va être en ligne. Ça offre beaucoup de chances. Vous allez voir que les couturiers du Bénin vont vendre leurs chemises en Côte d'Ivoire. Mieux, il y a pleines de réflexions aujourd'hui, sur la dématérialisation des musées. Vous allez voir que les musées deviennent de plus en plus dématérialisés et ils sont un élément culturel qui transmet des connaissances anciennes, les manières anciennes qui nous concernent pour que la nouvelle génération puisse savoir ce qui était hier. Et aujourd'hui, tout cela est

sur internet. Donc cette diffusion suscite beaucoup de questions sinon des défis, tant pour la législation tant pour les nouveaux comportements. Dans le comportement de l'individu lui-même. Moi je me suis demandé, qu'est-ce que tu fais comme ça, je voulais chercher des chemises en ligne, parce que je me suis dit en ligne, non seulement je ne fais pas le tour de tous les prospectus, je lance et je vois telle ou telle chemise. Et j'achète les chemises en ligne, on me les dépose à Paris ou quelque part et quelqu'un me les emmène.

K : Il y a aussi des magasins qui offrent en ligne ici ?

V : Non, pas encore. Mais ça vient, le système d'adressage est difficile. Mais ils l'ont déjà fait dans une grande partie de la ville, et je suis dans le cœur de la politique, de la conception de la politique qui dit, il n'y a pas de commerce en ligne il faut changer le système de l'adressage. Bon, du point de vue du comportement, c'est le comportement qui change. Mais le plus grand défi aujourd'hui c'est de pouvoir se projeter, tous ces outils – quel type de société, quel modèle d'homme est-on en train d'avoir. Les échanges interhumains diminuent.

K : Est-ce que ça peut être remplacé ?

V : Jusqu'où ? Là, moi, j'ai la réflexion vers où nous allons pour limiter les dégâts et de ne pas perdre de vue ce qui est l'humain, « mankind ». Les caractéristiques de l'humain, on peut remplacer tout, des robots, ils sont déjà dans nos cuisines, dans les hôtels, partout. Ça fait que c'est de nouveaux rapports inter-sociaux, rapports interhumains, seront profondément modifiés. Jusqu'où, on ne peut pas le dire.

K : Là, vous abordez déjà la question : Est-ce que vous voyez des points sensibles des technologies, le recul des rapports humains, ça peut devenir un défi pour la société ?

V : Bon, c'est un défi pour la société. En ce sens que, bon, il y a des gens qui pensent, non, il ne faut pas y aller. Il y a des gens qui pensent que l'utilisation des technologies... mais en fait, aujourd'hui, on ne peut pas refuser, comme les révolutions, tant qu'au niveau des voitures, de l'électricité, on n'a pas pu dire non, là c'est de la même manière avec ces outils, parce que cela donne un peu plus de confort, plus de facilités. Mais le défi, là nous avons des comportements, il y a certains règles sociales, le défi c'est d'encadrer ces règles sociales. Si vous prenez par exemple les émoticons, ils sont un peu comme des conventions sociales. Vous vous embrassez de telle ou telle manière, les émoticons remplacent un peu ces gestes. Maintenant, jusqu'où ça va être transformé ? Vous voyez, les jeunes aujourd'hui se saluent par certains gestes, il y a tant de manières. (...) Dans toutes ces conventions sociales, il y a quelque chose de fondamental, l'harmonie entre l'être que nous sommes et le paraître que les conventions sociales nous donnent. Comment ça se déplace ? Et à partir de cet instant, ça devient aussi un défi.

K : Et qui suis-je en réalité ? Cette personne que je montre sur internet ou quelqu'un d'autre ?

V : Le défi de l'homme du 21^{ème} siècle, j'aurais des enfants qui sont carrément d'un laboratoire ? C'est-à-dire qu'ils n'auront pas de père biologique.

K : Mais il ne faut pas être trop pessimiste, non ? Je crois l'homme se débrouillera, comme souvent dans son histoire.

V : A mon avis, les défis en plein changement d'évolution, on est passé du charbon à l'électricité, maintenant à l'électricité nucléaire et de plus en plus on va aller vers le soleil, c'est aussi les rapports vis-à-vis notre environnement (...) et sûrement les conventions sociales vont trouver quelques touches.

K : Voyez-vous plutôt les chances ?

V : J'avoue que je ne me suis pas encore posé cette question dans ma tête. J'avoue qu'il y a une certaine crainte qu'on va vers l'inconnu, mais cet inconnu-là, qu'est-ce que je laisse à mes enfants, ils vont devenir quoi ? Moi, j'ai été éduqué à écrire avec un papier, eux ils ne savent plus écrire, ils tapent. (...) il faut limiter les dégâts.

K : Juste une dernière question très concrète : Pensez-vous que les nouveaux médias pourront créer un peu plus de justice ou d'égalité parmi les gens dans le monde entier ou au Bénin parmi les différentes couches sociales ?

V : Vous pensez de l'équité ? Est-ce que l'utilisation des médias facilite l'équité... vous voyez, un des aspects de ce que j'ai dit, l'essence et l'essentiel de la nature humaine, même toutes les théories qui disent tous les hommes naissent égaux, mais c'est la société... Ce qui est sûr, comme vous voyez, deux individus n'ont pas les mêmes chances, même les jumeaux qui sont nés d'une même mère, qui sont sortis le même jour, qui ont vécu dans le même cercle familial, ont toujours quelque chose de différent, ont toujours l'un de plus que l'autre. Et c'est tout-à-fait normal. Même s'ils sont des jumeaux, leur support génétique n'est pas le même. Alors, ça veut dire quoi ? Pour tirer les conséquences de ceci : c'est de là d'apprendre l'origine de la différence. (...) L'utilisation des technologies peut réduire un certain nombre d'iniquités, mais ne peut pas les effacer. A mon avis, on ne peut pas supprimer les inégalités. Par contre, on peut les utiliser pour pouvoir réduire ces inégalités, ou offrir beaucoup de chances. Quand je prends aujourd'hui, l'un des grands principes de l'utilisation des technologies, les services gouvernementaux sociaux, c'est d'améliorer l'accès, améliorer la qualité de ces services, et faire ainsi la promotion de l'équité. En allant à l'école pour que ça ne soit pas parce que vous êtes des parents plus riches que vous accédez plus facilement à l'école que quelqu'un d'autre qui n'a pas suffisamment d'argent.

K : Moi, j'ai constaté personnellement que les femmes avec qui je suis connectée, je suppose qu'elles sont presque des analphabètes, mais elles ont vraiment envie d'améliorer leurs connaissances d'écrire.

V : Non, c'est clair. En ce sens, ... j'ai fait un truc dans l'agriculture, une plateforme quand vous avez des récoltes, vous envoyez un texto sur une plateforme web pour dire, un paysan ou ce paysan Y, dans la localité Z a disponible 20 kilos de maïs. Et sur la page web, c'est sur le monde entier. C'est un peu de ce que vous dites. Ces femmes là, il suffit d'avoir accès à l'écriture. Alors aujourd'hui, nos défis, l'utilisation des technologies est aussi le défi de l'écriture. L'Europe est aujourd'hui ce qu'elle est à cause de l'écriture. C'est toute la culture qui repose sur l'écriture. Même la morale, les conventions vont changer. Quand on voit aujourd'hui des hommes qui se marient, la frontière de la morale a bougé. En tant que les règles ou les lois les acceptent. C'est ça en fait, la notion de la morale dans le temps. (...) le déplacement va devenir quoi, dans l'utilisation de cette affaire, ça va déplacer les limites. Il y aura

toujours des inégalités, des différences, mais ils vont être repoussées. Ça, c'est sûr. Tous les livres, c'était mon trésor, je les ai distribués la dernière fois dans un collège, tout cela existe sur internet, gratuitement. Alors, je pense que ça réduit les inégalités.

K : Chez nous, c'est actuellement en discussion pour les employés de devoir être disponible 24 heures sur 24, il y a des appels la nuit etc., là aussi, il y aura des changements profonds.

V : Oui, dans certains pays, on ne demande plus de venir au bureau pour travailler, le télétravail. L'essentiel est que c'est fait, alors les rapports inter-individuels sont changés. (...) Je ne sais pas si vous êtes en train de parler de « internet of things ». C'est des applications dans tous les domaines, En 90, quand il y avait les premiers téléphones mobiles, personne ne pouvait savoir tout ce que cela apporterait à nos jours. Je commande mon repas dans un resto avec mon téléphone mobile, j'ai toute une base documentaire dans ma poche.

Ça m'intéresserait d'avoir le temps de lire un peu de la littérature dessus, sur ces questions de la société, des controverses à ce sujet. (...)

K : Je vous remercie.

Interview 2:

Intervièpartner: Maurice Anagonov, 53 Jahre – Sozialarbeiter, Psychologe. (A)

Ort/Zeit: Cotonou, 10.07.2015

K: Personnellement, quels sont les types de média que vous utilisez ?

A : Personnellement, j'utilise le téléphone portable, internet, c'est tout ce que j'utilise. Et il y a la chaîne câblée, les chaînes privées.

K : Les chaînes privées sur internet ?

A : Non, il n'y a pas le débit qui permet, si on avait le débit qui permettrait,...non, je parle carrément de la télé.

K : Vous utilisez aussi WhatsApp, Facebook etc ?

A : Facebook, j'avais commencé, mais j'ai arrêté pour le moment...

K : Et pour quelle raison ?

A : J'ai arrêté pour plusieurs raisons. La première que les échanges, le niveau des échanges qu'on a eus ne m'intéresse pas personnellement, pour ce que je voulais faire au départ, mais je compte y revenir y dessus, parce que tout le monde me dit que c'est incontournable aujourd'hui, si on veut se faire entendre, de forcer un peu, je vais y revenir, mais pas avant cinq ou six mois.

K : C'étaient plutôt les échanges privés qui ne vous ont pas tellement intéressés ?

A : C'est exact. J'ai oublié de dire que je suis aussi sur LinkedIn. J'échange avec les personnes du point de vue professionnel.

K : Alors ça vous intéresse plus de faire vos échanges sur le plan professionnel que privé?

A : Voilà, c'est ça. Et j'utilise beaucoup Skype pour poursuivre ma formation avec les responsables en Belgique, en France, là, je passe beaucoup de temps.

K : Et le portable ? Parce que vous vous rappelez peut-être encore du temps avant. Comment le portable a-t-il changé votre vie quotidienne ?

A : D'abord, dans un premier temps, c'était très difficile d'avoir des lignes, mais ça facilitait beaucoup le contact avec les gens. Puis, progressivement, ça commençait par grignoter sur les temps utiles, parce que toutes les heures de la journée n'ont pas de la même importance. Voilà donc, j'ai commencé par constater que ça a un impact sur l'utilisation de notre temps. Là, j'ai pris la décision de garder un seul réseau, le réseau qui offre la moindre qualité pour réduire en fait les perturbations. Ça, c'est premièrement, ... je n'étais pas obligé de prendre position par rapport aux autres et par rapport aux sollicitations en adoptant un réseau qui offre moins de qualité, donc j'ai rendu plus difficile mon accessibilité pour réduire les sollicitations dans les temps utiles, entre huit heures et midi.

K : C'était pour ne pas devoir être disponible 24/24.

A : En fait. C'est pour décourager un peu les personnes qui voulaient me solliciter sans que ce soit vraiment nécessaire pour eux. Là où je travaille, je rencontre beaucoup de personnes, je suis beaucoup sollicité, c'est juste pour me protéger un peu.

K : Sinon, ça vous aurait stressé d'être disponible toute la journée et même la nuit.

A : Stressé non, mais par exemple lors d'un entretien, du coup quand je coupe je peux dire facilement que j'étais à un endroit où le réseau n'était pas accessible et les gens me le croient, tandis que si j'avais les autres réseaux, c'est pas possible, c'est pas logique.

K : C'est juste alors une sorte de protection.

A : Oui, pour moi au niveau professionnel, parce que la personne qui vient sait quand elle est avec moi, il n'y a pas de téléphone qui sonne et j'ai tout le temps qu'il faut pour elle. Sans que les autres clients qui auraient besoin de me solliciter ne se sentent en fait ... négligés. Si vous appelez quelqu'un que la personne ne décroche pas, on peut avoir le sentiment qu'on n'est pas important, et dans mon travail, c'est important pour la personne de savoir qu'elle est importante.

K. Alors vous avez pris le réseau pour vous protéger un peu.

A : Oui.

K : Concernant internet, alors quelles sont les activités internet que vous faites ? Est-ce que vous avez un accès régulier à la maison pour des raisons professionnelles ?

A : Oui, Ce qui était important pour ma formation, aussi la messagerie. J'utilise aussi beaucoup les recherches, en gros, c'est ce que je fais.

K : Ce n'est pas pour votre plaisir privé. (...) Est-ce que vous utilisez WhatsApp ?

A : Non, non. Pour les mêmes raisons, des sollicitations, si les gens me sollicitent pour ce genre, je peux être remplacé, ce que quelqu'un peut avoir avec moi dans ses réseaux, il peut l'avoir aussi avec d'autres personnes, et ça ne m'intéresse pas.

K : Alors à part de ces aspects pratiques de ces moyens vous pensez qu'il serait aussi difficile pour vous de vous distancier, si vous avez toujours des messages de n'importe qui.

A. Et je risque de ne pas avoir la même qualité de relation parce que les gens voudraient creuser leur soit pour faire leur demande. Donc un accès trop facile banalise le contact, et de rendre l'accès un peu plus difficile, creuse le besoin quand ils cherchent vraiment.

K : Alors si je vous comprends bien, vous voyez une grande différence entre les relations personnelles, face à face et des communications par WhatsApp ou par SMS.

A : Je ne pense pas que cela a le même impact sur les hommes. Le face à face à mon avis apporte plus de vie que la technique.

K : Si vous avez des difficultés, du courant ou du réseau, ça vous dérange ?

A : Je fais partie d'un groupe privilégié, parce que j'ai la connexion toute l'année, mais la coupure de l'électricité... et parfois, on n'arrive pas à accéder facilement, mais ça ne m'embête pas trop. Pour mes besoins, ça va.

K : Est-ce qu'il y a d'autres moyens de communication électroniques que vous aimeriez avoir, juste dans votre fantaisie ?

A. Bon, le problème c'est que je suis parent et je suis influencé par l'impact sur mes enfants.

J'ai été inquiet un peu pour mes enfants, ils ne dorment pas la nuit, ils ne peuvent plus vivre du face à face en famille, et même en mangeant, ils s'en occupent tout le temps, et ça a commencé à m'inquiéter. Et j'ai commencé l'année passée pour les parents l'usage abusif, de réfléchir un peu ce qu'on peut faire pour réduire un peu la dépendance. C'est pratiquement le problème où il faut chercher à trouver une solution. Et les parents ont déjà expérimenté, ils sont très contents. (...)

K : Est-ce que vous avez trouvé des solutions pour lutter contre la dépendance ?

A : Maintenir le dialogue avec les enfants. Mais à part, la provocation pour les motiver par rapport à d'autres choses. (...) On essaie de trouver, on essaie de chercher, parce que les recherches nous ont montré, aujourd'hui on ne peut pas encore parler vraiment de dépendance, c'est pas si grave que ça. Mais ce qui est clair c'est que nous comme parents, quand on voit nos enfants passer des heures et des heures, ça nous inquiète. Est-ce que nous nous inquiétons pour les bonnes raisons ? On ne sait pas. Et là on a besoin vraiment d'échange avec les autres et de faire de notre mieux. (...) Quand je regarde toute cette souffrance, non ces risques, les risques dans les relations, les risques qu'ils courent pour leurs études. Mais en même temps est-ce que j'ai raison d'avoir peur, je ne sais pas. Est-ce que je m'inquiète pour les bonnes raisons ? Je ne suis pas certain.

K : Parfois on ne sait pas vraiment ce qu'ils font. Je ne sais pas si c'est aussi le cas ici, mais chez nous, on en parle beaucoup, on a peur de leur accès à des sites pornographiques, de violence etc. (...)

A : Tout à fait. En tant que travailleur social, on voit aussi la cybercriminalité. C'est toujours la même chose, dès qu'ils ont commencé à communiquer à travers ces outils, et là on a voulu encourager les parents. (...)

K : Oui, et ce que vous avez dit de ne pas perdre la relation avec les enfants me paraît aussi très important. Maintenant, on change peut-être un peu dans votre vie professionnelle. Comment vous avez vu ou vécu ce changement de l'utilisation des nouveaux média, parce que vous avez traité les jeunes il y a quatre, cinq ans, je ne sais pas quand vous avez commencé.

A : J'ai fini ma formation de base en 1990. (...) Maintenant, concrètement sur le terrain, à défaut d'avoir des éléments à communiquer pendant les formations, les animations, j'allais déjà carrément sur internet, des films, cela m'a permis d'entendre les jeunes, d'entendre les parents dans leurs inquiétudes, dans leurs peurs, aussi les atouts qu'ils découvrent. Les jeunes aujourd'hui, comment je les vois, je parle aussi de mes enfants, c'est valable pour tous les jeunes. J'ai le sentiment qu'il y a une dégringolade des valeurs traditionnelles, de sincérité, la vérité, de tolérance, de transparence, ce sont des valeurs qui étaient très chères à nos parents (...). Non seulement ils ne veulent plus forcément de ces valeurs que nous on tente de leur partager, de leur transmettre (...). Ils savent nous mettre en distance. (...) Cela enlève en fait l'efficacité de la fonction parentale. Alors là, je suis en train avec les parents de réfléchir comment les renforcer. Mais en même temps, ça m'a fait connaissance de la vulnérabilité des parents et quand on regarde quand les enfants ont la manière de mettre à distance leurs parents, on est quelque part désarmé.

K : Je pense que c'est encore plus sensible dans la culture africaine, on constate ça aussi chez nous que les enfants sont les experts si les parents ont une question si ça marche pas, c'est eux les experts, et c'est la première fois dans l'histoire de l'homme que pas les parents, les grands-parents sont les experts. Est-ce que vous pensez que cela prendra aussi une influence sur la culture africaine ?

A : Bien sûr, parce qu'une de mes formules préférées, en Europe, une belle formule dit « je pense, donc je suis », ici, c'est « j'appartiens, donc je suis ». L'existence c'est d'appartenir à un groupe, l'appartenance fait qu'on existe. Un enfant fait quelque chose sur la cour et on lui demande « Tu es l'enfant de qui ? », « Qui est ton père ? » Pour voir quelles références de valeurs on a. Or, avec cet outil, on parlera plutôt d'une nucléarisation ou d'une individualisation justement dans la vie qui s'accélère. Donc, j'appartiens, donc je suis n'aura plus cours dans quelques années. Les parents seront dépassés par leurs enfants. Déjà nous avons dépassé nos parents aujourd'hui, parce que nous avons plus de ressources que nos parents pour la majorité, ne pas tout le monde, mais majoritairement ce qui a fait que nous avons plus d'autonomie, de réflexion, de localisation, on a nucléarisé la famille, mais maintenant avec cet outil, nos enfants vont encore davantage s'individualiser, ils vont créer une nouvelle culture qui va davantage se distancier de leur culture de base.

K : C'est juste une idée, mais « j'appartiens, donc je suis », ça pourrait être aussi le slogan de Facebook. Est-ce que ce n'est pas un autre type d'appartenance, on est dans le groupe. (...)

A : Actuellement, la maîtrise de ces technologies, les enfants n'auront plus besoins de se mettre ensemble. Parce qu'on se mettait ensemble pour lutter contre la faim, la famine, pour lutter contre les calamités, c'est pour ça qu'on se mettait ensemble. Ensemble on était plus fort pour faire face aux dangers et tout. Or, les dangers ont changé de figure, ils existent toujours. (...) je crois qu'il ira quelque chose se perdre, mais je ne vois pas d'appartenance dans les réseaux sociaux.

K : Alors, ça ne sera pas remplaçable. Est-ce que vous avez des visions concernant le futur ?

A. Dans quelques années, je pense, nous serons plus en mesure de nous contrôler, nous aurons un tel niveau de consommation qu'il y aura de plus en plus le risque du bradage des ressources. Nous on a bradé les terres de nos parents et aujourd'hui on le regarde au niveau national, les terres aujourd'hui appartiennent à des étrangers, les Béninois sont très peu à posséder des terres au Bénin. Je crains également que nous développions une attitude de consommation qui appauvrisse davantage le pays, parce que ses ressources diminueront.

K : Et la différence sera encore plus grande de ce qu'on voit et ce qu'on vit.

A : Oui, exactement. Autrefois, il y avait des valeurs qui étaient difficiles à transgresser. Aujourd'hui,... Je prends le fait de voler. Aujourd'hui avec le développement des droits de l'enfant, il y a de plus en plus de recul de l'outil de répression que les parents avaient sur leur enfant. En même temps, qu'on enlève aux parents (il n'y a pas en douter que les droits de l'enfant sont une bonne chose), cet outil, on ne leur donne rien de retour. Du coup, on assiste à une démission des parents. (...) Du coup, nous sommes grands consommateurs, sans être producteur de rien du tout. Et là, il y a la crainte d'une agressivité et que l'homme devient un animal pour l'autre,... j'ai besoin d'argent, alors, là où je trouve, tout ce que peut faire, sans morale. C'est ça que je vois, si ça continue.

K : Parce qu'on voit aussi toujours les images, p.ex. les gens comment ils vivent, on va être de plus insatisfait de sa situation.

A. Il n'y a pas beaucoup d'espoir, mais l'être humain est toujours capable d'être flexible.

K : Merci beaucoup.

Interview 3:

Intervièpartner: Dominique Hontonou, 44 Jahre – Sozialarbeiter (H)

Ort/Zeit: Cotonou, 20.07.2015

K : Concernant internet et le portable au Bénin, quels changements est-ce que vous avez constaté à Cotonou, dans les villages, il y a des différences ?

H : Bon, il y a tellement de différences entre les villes et les villages, parce que dans les grandes villes, le téléphone n'est plus en luxe, c'est une nécessité d'avoir un portable. Avant, c'était un luxe. Dans les grandes villes du Bénin, il y a beaucoup de portables et internet, c'est les grandes villes du Bénin, comme Cotonou, Parakou. Quand on va dans les villages, les grands-parents aussi ont des portables, ça a changé un peu leur vie, mais l'achat d'un crédit est un peu inférieur ici. Parce que ce qui est à 500 F ici à Cotonou comme flash, là-bas c'est à 600. On doit prendre sa moto pour aller dans une ville et revenir au village, alors il doit trouver un petit bénéfice sur le crédit. Bon, le problème de chargement pour le portable, des fois ça fait trois ou quatre jours sans charger le portable, parce qu'il n'y a pas de courant. On peut charger avec la batterie peut-être, mais c'est payant, la batterie qui charge aussi est payant et il faut avoir de l'argent pour le charger. Il y a aussi le problème de la connexion dans les villages que c'est perturbé. Pour l'internet dans les villages, c'est impossible. Parce qu'il n'y a pas d'internet aux villages. A Djougou, quand on ne vit pas trop loin quand on a le crédit de connexion, alors, on peut se connecter dans son village, mais ceux qui n'ont rien ne peuvent pas se connecter, parce qu'il va se connecter avec qui ?

K : Mais il voudrait bien, quand-même ? Et comment ces nouveaux média et le portable ont changé votre travail professionnel ? Parce que vous connaissez aussi le temps avant.

H : Si je regarde mon travail d'assistant social il y a quinze ans, il n'y avait pas de portable, c'était l'office, et avant le portable que j'ai c'était un portable long comme ça, c'était encore beau parce qu'il fallait garder ça jalousement pour ne pas le perdre, et c'était un luxe. Maintenant, les enfants et tout le monde ont un portable. Et ça a changé un peu mon travail, parce qu'avant, je ne pouvais pas appeler un parent des enfants au village. Maintenant, tu prends le numéro, tu appelles quand tu viens.

K : Alors, ça a facilité votre travail ?

H : Oui, ça a facilité le travail entre les parents et nous au foyer. Tous les parents nous appellent. Ils vont acheter du crédit pour le portable et nous appellent. Parfois quand tu appelles ils n'ont pas de courant pour charger, parfois il faut appeler la nuit quand il ne peut pas pendant la journée. Ou bien, il doit aller quelque part dans un coin pour avoir du réseau. Alors parfois, c'est minuit deux heures pour avoir du réseau. C'est ça le problème. Mais il y a des changements partout au Bénin, mais les changements ne sont pas les mêmes en ville que dans les villages.

K : Est-ce que vous pensez que cela rapporte plus d'avantages que de désavantages, les portables, mais aussi les réseaux sociaux ?

H : En fait, quand je prends le portable, il y a aussi de l'escroquerie, nous, les villageois le savons, mais en village, eux, ils savent que c'est très bien, ils connaissent rien des conséquences. Tu achètes un crédit à cent Francs, après c'est terminé. (...) Non, ça a facilité tous les travaux, ce que nous faisons, pour la communication, être en contact avec tous les gens, ça a facilité beaucoup de choses et notre développement. Même dans les villages aussi, ça développe, parce que les gens ont un portable et tu appelles à tout moment. Mais c'est internet qui a des problèmes et les gens n'ont pas d'argent pour acheter un ordinateur. La personne doit être un peu intellectuelle, doit être quelqu'un qui habite à côté de la ville. Celui qui est dans une école, en Seconde ou Terminale et qui vit dans un village, n'a pas d'ordinateur, il va charger comment, s'il n'est pas à Cotonou, il ne peut pas. Il faut aller dans un cyber, quitter son village peut-être et aller dans un autre village qui est un peu développé pour avoir un cyber. C'est pas le même cyber qu'à Cotonou, quand-même il y a des cybers. Maintenant, il y a aussi des portables qui ont la connexion, ça a aidé beaucoup aux élèves dans les villages, à moindres coûts, ils arrivent à faire la connexion, dans les villages, parce qu'ils achètent du crédit et dans le portable, ils font de la communication, surtout à Facebook il y a les enfants. Mais il faut avoir l'argent pour charger... mais avec le portable aujourd'hui, il y a aussi internet dans les villages, pour les élèves et pour les parents, les élèves aussi font l'internet avec le portable.

K : Et concernant Facebook et les autres trucs, est-ce que vous pensez que ça va changer la culture africaine ?

H : Bon, ce qui se passe actuellement au Bénin et en Afrique, il y a Facebook, il y a WhatsApp, c'est vrai, il y a beaucoup de désordre. Ça c'est clair, parce qu'il y a les images, les photos. Moi, j'ai pas voulu avoir ça. Il y a des images fabriquées que les gens envoient sur WhatsApp et qui découragent, mais il y a aussi des images sur internet des accidents que les gens voient maintenant et disent « qui c'est, qu'est-ce qui s'est passé, dans quelle commune au Bénin... ». On voit ça.

K : Alors, c'est un peu le tam-tam d'autrefois ? Les nouvelles se dispersent un peu partout au Bénin...

H : WhatsApp est un peu plus moderne que la messagerie que j'ai, c'est rapide, c'est gratuit. Moi, j'ai pas WhatsApp, c'est un portable chinois, il n'y a pas WhatsApp, mais je vais acheter prochainement un portable qui a WhatsApp.

K : Bon, pour la plupart, on peut dire que ça a plutôt un effet positif, mais y a-t-il quelques dangers ?

H : Oui, aussi négatif, parce que ça prend beaucoup de temps à nos élèves. Parce que les élèves maintenant, ça c'est clair. ..Ils écrivent seulement en abrégés, ils n'écrivent plus le mot complet en français. Et c'est actuellement un effet négatif sur les étudiants, sur les élèves, sur l'orthographe. (...) Alors, c'est un effet néfaste surtout sur nos élèves. (...) Eux, ils sont déjà habitués à cela. Et si on écrit une lettre, tu écris le mot complet. Mais c'est pour faire des économies qu'on abrège. (...) C'est aussi un effet néfaste sur la vie de nos élèves et nos étudiants.

K : Oui, et on ne connaît pas encore les conséquences, parce qu'ils passent aussi beaucoup de temps.

H : Oui, ils passent beaucoup de temps à faire WhatsApp, sur Facebook et avec le portable et laissent les études. Et cela il faudrait pas. Dans la nuit, jusqu'à minuit, ils sont occupés au portable, sur WhatsApp, mais ils oublient leurs cahiers. Bon, moi, je peux le faire, parce que j'ai pas besoin d'aller à l'école et faire des études, mais les élèves maintenant, c'est le problème. Même si on n'achète pas un portable à son enfant, eux, ils achètent une carte SIM et ils l'utilisent. Et après ils enlèvent la

carte SIM à la maison. Ça aussi a un effet néfaste, négatif sur la vie des élèves, parce que les parents ne peuvent pas contrôler tous les enfants.

K : Merci beaucoup.

Interview 4:

Intervièpartner : Sidonie Ouedrago, 25 Jahre – Verkäuferin (S)

Ort/Zeit: Cotonou, 12.07.2015

K : Tu utilises le portable depuis quand ?

S : Depuis l'année passée, presque un an, disons.

K : Et quelle sont les activités ?

S. Si je travaille avec les Sœurs Salésiennes, je travaille dans la boutique, je vends des articles pour aider les enfants maltraités et volés. Et en plus de ça, je viens aussi ici au Foyer, pour passer la nuit avec les enfants de temps en temps.

K : Et le portable, c'est important pour toi ? Est-ce que tu es aussi sur internet ?

S : Oui, je suis sur internet souvent, mais c'est rare que je fais des activités sur internet, parce que je fais d'autres activités et si je n'ai pas de connexion, je ne suis pas sur internet.

K : Est-ce que tu es connectée sur Facebook aussi ?

S : Non, je suis sur WhatsApp.

K : Avec qui est-ce que tu communique ?

S : Avec mes amis avec qui on était à l'école ensemble, les connaissances, quand on se voit.

K : C'est pour organiser des rendez-vous ensemble ?

S : Oui, c'est ça.

K. Est-ce que tu trouves que des moyens de communication comme WhatsApp par exemple ont enrichi ta vie ou que c'est plus facile de s'organiser, de communiquer avec le portable, par WhatsApp par exemple.

S. Non, moi, j'utilise ça pour communiquer surtout avec mes parents qui sont à l'extérieur, parfois avec les amis qui sont loin. Je ne fais pas beaucoup d'activités avec cet appareil.

K : Alors, c'est seulement pour communiquer. Est-ce que tu communique souvent ? Est-ce que tu as une idée combien de fois par jour tu communique par WhatsApp ?

S. WhatsApp, bon, je peux passer toute une journée sans utiliser WhatsApp, mais quand j'ai la connexion, je l'utilise plus souvent.

K : Alors, c'est par manque de connexion que tu ne l'utilises pas si souvent.

S : Oui, parfois.

K : Est-ce que tu trouves que ça apporte aussi des désavantages d'utiliser le portable ou WhatsApp par exemple ?

S : WhatsApp est, comme je disais, juste pour communiquer avec les amis, pour s'échanger quand on est un peu ennuyé.

K : Et si tu avais la possibilité d'utiliser un ordinateur, tu ferais plus ?

S : Oui, si j'avais des logiciels qui me permettaient de communiquer plus et plus d'activités, je le ferais.

K : Mais pour toi, c'est quelque chose de positif ?

S : Oui.

K : Et si tu compares ta vie avant l'emploi du portable, est-ce que tu penses que ça a changé quelque chose ?

S. Pour le portable, ça n'a pas changé grand-chose, c'est pas que ça ne m'importe, mais c'est juste pour pouvoir communiquer avec les autres.

K. C'est juste pour remplacer la communication directe ?

S : Oui, pour le moment, oui.

K. Est-ce que tu connais d'autres gens qui utilisent les moyens de communication comme WhatsApp ou Facebook plus que toi et dont tu trouves que c'est déjà un peu exagéré ou qui l'utilisent trop ?

S : Non, je ne connais pas. Parce que mes amis, quand on a la connexion, on communique et après chacun reprend ses activités.

K : Alors, ça ne concerne pas vraiment la vie réelle ou la vie professionnelle.

S : Non. Parfois, je passe par envoyer de la marchandise, comme je vends dans la boutique, souvent, je prends des photos des sacs ou bien des bijoux et j'emmène, et si c'est bon pour la personne, je dis oui. Et la cliente m'envoie aussi des photos pour qu'on puisse confectionner ça à la boutique.

K : Alors, tu peux leur montrer ta marchandise et ça te permet de vendre.

S : Oui, on m'envoie par message des sacs qu'ils veulent et moi, j'envoie ça à la production pour qu'ils puissent voir l'exemple qu'ils produisent pour la personne.

K : Ah, d'accord, ils font des photos, ils t'envoient et ils disent je veux tel ou tel sac.

S : Oui, et moi, j'envoie à la production.

K : Alors, ça facilite les échanges commerciaux.

S : Oui, de ce côté, oui.

K : Pour toi, c'est plutôt un outil pratique qu'on utilise et quand on n'en a pas besoin, on l'oublie.

S : Pour moi, oui.

K : Merci.

S : Je vous en prie, merci à vous.

Interview 5:

Intervièpartner : Tchaffo Aimé, 30 (T)

Ort/Zeit: Djougou, 17.07.2015

K: Depuis quand utilisez-vous un portable?

T : J'ai commencé à utiliser le portable depuis....l'année 2001.

K : Et ça vous sert à quoi ?

T : C'est un outil qui est vraiment très utile pour nous, les êtres humains. Parce que de loin, déjà, si tu n'es pas à proximité de ta famille, de loin, on te signale. Dans un tel cas, si c'est une maladie ou un décès, vraiment, c'est un outil très appréciable, très intéressant même.

K : Et vous communiquez avec qui à l'aide du portable ? Avec votre famille, avec des amis ?

T : Je communique avec ma famille, comme des amis, avec les copines, même à l'extérieur ceux qui me connaissent.

K : Et vous utilisez ça souvent ?

T : C'est même avec moi ici.

K : Alors, c'est toujours avec vous. Vous utilisez aussi internet ?

T : Internet, c'est ça que je veux activer maintenant. Vraiment, internet c'est aussi appréciable. Je ne l'ai pas encore manipulé.

K : Et vous n'êtes pas sur Facebook ?

T : Facebook aussi, non.

K : Est-ce que vous utilisez WhatsApp ?

T : Non, pas encore.

K : Ça vous paraît utile aussi ?

T : Tout. Tout ce qui est sur internet, Facebook, WhatsApp, ça m'intéresse. Ça m'intéresse beaucoup, comme je suis un artiste depuis longtemps, depuis 2001. Mes œuvres sont déjà allés en France, par exemple.

K : Ah oui ? Vous pouvez préciser un peu ce que vous faites ?

T : J'ai commencé la sérigraphie en 1998 et j'ai terminé en 2001. Donc c'est pourquoi je suis un artiste, sérigraphe, teinturier.

K : Et ça marche, les affaires ?

T : Oh, c'est l'activité qui ne marche pas dans le département de la Donga.

K : Pourquoi ?

T : je suis le premier à être autochtone d'ici, et j'ai commencé à monter la sérigraphie et la teinturerie ici, bon, la clientèle n'est pas trop grandiose ici, ça ralentit des fois et il y a encore des petits problèmes côté des impressions sur t-shirts, parce que si tu vas dans un établissement et tu dis « faites-moi une avance » de 200.000 ou 100.000, ils disent, les enfants n'ont pas encore, et après si tu donnes 50.000 d'aller acheter par exemple des t-shirts, ça lui plaît pas. C'est le problème que j'ai et j'ai un peu abandonné la teinturerie et je suis entré dans le poste du jardinage.

K : Et vous avez appris ça où ?

T : Je l'ai appris à Parakou, depuis 1998, jusqu'en 2001.

K : Et vous avez un atelier ou comment vous faites ?

T : J'étais avec un ami, à Djougou, ici. Mais si je trouve un peu à le faire, je le fais à la maison. C'est à 6 km d'ici.

K : Et là, vous faites vos travaux.

T : Oui, si je trouve, je le fais et je le livre aux clients. Mais si je ne trouve pas, je suis obligé de m'abstenir à d'autres activités, comme la sécurité ou bien taxi-moto.

K : C'est pour survivre, quoi.

T : Oui, si je n'ai aucun moyen pour dire que je vais avoir la machine imprimante de t-shirts ou bien des ordinateurs pour pouvoir faire la saisie.

K : Et vous avez dit que vous avez déjà exporté en France ou c'étaient des Français qui faisaient des achats ici ?

T : Alors en France, on le fait à la base de soie, on fait un petit cadre, comme ça. Et il y avait une sœur qui gardait des élèves à Parakou, et malheureusement pour elle, elle a subi un accident très tragique, elle est morte. Une blanche, elle était en France. Mais j'ai oublié la ville où elle vivait. Donc, c'est comme ça, et l'établissement m'a apporté son logo, à mémoire de celle-là, qu'on voulait imprimer des t-shirts. Et c'est comme ça que mon œuvre est déjà allée en France. Et pour son anniversaire, il y avait certains gens qui sont venus de la France.

K. Et vous avez l'intention de continuer votre travail ?

T : Oui, même tout de suite, s'il y a des commandes, ça serait la continuité. J'ai des accessoires à la maison, je n'ai pas laissé. Je veux continuer à faire mon activité, même si c'est mille francs, vingt-mille, je prends.

K : Et c'est plutôt une activité artistique qu'artisanale ?

T : Oui. Donc, c'est à défaut des commandes des gens de Djougou ici que j'ai laissé et je ne veux pas trop me tracasser pour rien.

K : Et vous avez déjà pensé de vivre ailleurs et de quitter Djougou ?

T : Sinon, vraiment, c'est dans mon intention de quitter Djougou, pourquoi pas choisir un pays africain, par exemple le Ghana ou le Mali. Et ce que j'avais choisi c'est de bien vouloir, si dans mes petites activités que j'ai là, si tout allait mieux, de faire mon passeport et trouver encore certains papiers, même si c'est une courte durée au Mali comme au Ghana, pour promouvoir aussi mon activité.

K : Et pour revenir au portable, ça vous sert aussi pour vos activités commerciales ?

T : Commerciales, vraiment. Sans portable, ça ne peut même pas aller. Si le client est un peu pressé, s'il ne vous appelle pas, il serait découragé. Il va dire que tu as emporté tes sous et tu ne veux plus faire le travail. Et un portable, c'est un outil très nécessaire pour nous, les êtres vivants.

K : Merci.

T : Merci beaucoup à moi.

Interview 6:

Interviewpartner : Marius Hounto-Ada, 21 (M)

Ort/Zeit: Cotonou, 18.07.2015

K: Ça va.

M: Je m'appelle Hounto-Ada Marius et je suis étudiant à l'Université Abomey-Calavi et c'est une très grande chance pour moi de donner mon opinion par rapport à l'emploi des nouveaux médias, des portables, internet sur la vie d'aujourd'hui et l'impact sur nous.

K : Est-ce que tu pourrais me dire quels sont les différents médias que tu utilises ?

M : Il y a le portable et l'internet surtout, et la télévision.

K : Et l'internet par exemple, c'est pour quoi faire ?

M : L'internet premièrement, comme je suis dans un milieu d'étudiants, c'est pour faire des recherches, pour communiquer comme avec vous, par exemple, pour m'échanger avec des camarades, par exemple qui sont à l'extérieur. Pour avoir aussi des informations de l'extérieur. Ça m'aide aussi pour mon travail et pour me cultiver également.

K : Et le portable, tu l'utilises depuis quand ?

M : Le portable, je l'utilise depuis quand j'ai commencé la Seconde, scientifique. Mes parents, mon père n'était pas trop stable, alors je dois lui écrire, l'appeler, ma sœur doit l'appeler aussi.

K : C'était donc un moyen pour maintenir le contact avec lui. Et comment le portable a changé ta vie quotidienne ?

M : Le fait d'utiliser régulièrement le portable, j'ai pris ça comme une habitude. Maintenant, avant de sortir, il faut forcément chercher mes moyens de communication, je dirais qu'en partie, ça m'a rendu un peu dépendant de ça, parce que sans ça, je ne peux pas appeler, je dois prendre la route et rencontrer la personne, ça m'a rendu un peu esclave.

K : Tu peux pas imaginer une vie sans portable ?

M : Vivre sans le portable, maintenant, c'est comme ça me donner beaucoup de travail, il faut partir, je pense que je ne peux plus maintenant, à l'heure actuelle, imaginer une vie sans portable.

K : Qui sont les partenaires de communication premièrement ?

M : Mes parents, mes sœurs, mes camarades de classe.

K : Est-ce que c'était financièrement difficile de t'offrir un portable ?

M : Oui, je dirais que le portable, ça a été plus ou moins difficile, et l'ordinateur, ça a été difficile, parce que j'ai pris au moins deux ans avant de pouvoir l'acquérir. C'est le problème financier.

K : Alors tu as fait des économies ?

M : Voilà, j'ai économisé.

K : Est-ce que tu es aussi dans des réseaux sociaux comme Facebook ou WhatsApp ?

M : Oui, je me suis inscrit sur Facebook pour pouvoir échanger avec mes camarades et pour me distraire aussi. Mais je ne suis pas sur WhatsApp, parce que mon appareil ne me permet pas.

K : Mais s'il permettait ?

M. En réalité, je ne sais pas exactement ce que c'est. C'est vrai, mes camarades en parlent que c'est plus rapide, mais...

K : C'est moins cher....

M : Voilà, mais moi, je n'ai pas encore fait des expériences.

K : Avec quelles difficultés tu es confrontés dans l'emploi du portable et de l'internet, le réseau par exemple ou l'électricité ?

M : Je dirais qu'ici, c'est un peu difficile surtout pour la connexion, je suis étudiant et je dois aller chaque fois à l'université. Et souvent la connexion à l'université, tantôt c'est bon, tantôt ce n'est pas bien et parfois tu es complètement à l'extérieur de la communication, tu ne t'échanges pas avec tes camarades, ils n'ont pas tes méls. Non seulement qu'il y a la connexion qui n'est pas très bonne, mais il y a aussi les télé-stages qui nous perturbent. A part ça, les réseaux aussi, MTN, Moov', parfois ils ont des failles, des défaillances qui nous perturbent.

K : Est-ce que tu trouves que l'emploi des portables, de l'ordinateur ont amené des avantages pour toi ?

M : Oui, je dirais que ça a amené des avantages, parce que pour pouvoir avoir des informations maintenant, je ne veux plus acheter un journal qui coûte, je vais directement cliquer sur mon ordinateur, et aussi pour mes livres, je ne veux plus aller dans une bibliothèque chercher, aller ailleurs, ça suffit que je cherche sur Google et j'obtiens les documents. Il y a des documents qu'on peut avoir simplement sans payer.

K : Alors pour toi comme étudiant, c'est encore plus utile ?

M : Voilà. Je ne peux plus sortir maintenant sans mon portable, c'est très important pour moi.

K : Est-ce que tu trouves que ça a rapporté aussi des désavantages ? Si tu compares à la vie avant....

M : Avant pour avoir une information, pour avoir tel ou tel document, je devais chercher dans la bibliothèque de l'école, si je ne trouve pas le livre à l'école, je dois aller ailleurs pour chercher, donc ça a appore beaucoup d'avantages.

K : Et pas de désavantages, tu ne vois pas vraiment des désavantages.

M : Bon, le portable, je dirais que pour moi, ça n'a pas les inconvénients, à part le problème d'ondes qui sont un peu nocives pour l'organisme, à part ces problèmes je ne vois pas de désavantages.

K : Est-ce que tu trouves que cela a changé un peu ton identité culturelle ou que ça va changer peut-être ?

M : Oui, je pense que ça a changé un oeu mon identité culturelle, parce qu'avant, je n'étais pas connu par beaucoup de personnes, juste dans ma classe, mais comme mes camarades sont partis, je me suis connecté et je peux communiquer avec eux.

K : Et in rencontre aussi d'autres personnes, d'autres cultures. Merci beaucoup.

M : Merci à vous.

Interview 7:

Intervièpartnerin : Evelyne Adoun, 18 (E)

Ort/Zeit: Cotonou, 19.07.2015

K: Alors, Evelyne, concernant le portable et internet, quelles sont tes expériences ? C'est la première partie de la question et la deuxième est : qu'est-ce que tu voudrais avoir s'il n'y avait pas de limite financière, si tu pouvais t'offrir tout ce que tu veux dans ce domaine.

E : je n'ai pas compris la question.

K : Alors, à l'école, vous pouvez vous servir d'internet. Tu t'en sers pour faire quoi ?

E : Pour faire des recherches documentaires, par exemple en histoire-géo, si on nous donne des recherches sur des empires ou les rois, des recherches sur ça.

K : Alors, tu l'utilises premièrement pour l'école.

E : Oui.

K : Et le portable, tu n'en as pas. Imagine, si tu avais les possibilités de t'offrir un portable, une tablette, je ne sais pas quoi, il faut avoir un peu de fantaisie maintenant, qu'est-ce que tu ferais et à quoi ça te servirait ?

E : Si j'avais un portable, je serais très contente, parce que ça va beaucoup me servir pour communiquer avec mes amis qui sont peut-être à l'extérieur ou à un autre endroit. Je pourrais leur envoyer des messages, on peut aussi s'appeler. Si j'ai aussi quelque chose à partager avec eux, quelque chose qui n'est pas bien, qui se passe au monde, on peut leur dire qu'ils se méfient de ça.

K : Est-ce que tu utiliserais WhatsApp ? Tu connais ça ?

E : Oui, oui. Je connais ça.

K : Parce qu'on peut envoyer gratuitement des messages, des photos, des vidéos etc.

E : Oui, je connais ça. Mais il faut être prudent aussi, parce que ça a aussi des inconvénients.

K : Ah oui ? C'est quoi par exemple ?

E : Par exemple sur WhatsApp quand tu envoies... c'est comme Facebook ?

K : À peu près, tu es dans des groupes.

E : Oui, ça pourrait avoir beaucoup d'inconvénients, parce que quand on rentre dans des groupes, c'est pas trop prudent, peut-être quand le groupe fait quelque chose qui ne te plaît pas et si tu es celle de t'éloigner peut-être, le groupe ne va pas te laisser et ça peut causer des ennuis.

K : Mais tu es sur Facebook, qu'est-ce que tu fais sur Facebook ? Combien de fois tu l'utilises par semaine, par mois ?

E : je suis sur Facebook, mais je me méfie aussi et je ne suis pas dans des groupes, j'ai trop peur de ça, et quand on me propose, je refuse, parce que je ne veux pas m'entraîner des problèmes. J'écris aux gens que je connais, je me fais des amis, mais je fais attention pour ne pas faire des amis qui ne sont pas si bons, je regarde bien la personne que je la connais, que je suis amie avec la personne, on s'écrit, on se souhaite bonne fête quand c'est Noël et on partage les nouvelles de chez soi. Oui, sur Facebook.

K : Il y a aussi des inconvénients sur Facebook, à ton avis ?

E : Oui, il y en a beaucoup. Comme une fois, où j'étais sur Facebook, et une tata que je connaissais, elle a partagé une photo sur Facebook et je ne savais pas, j'étais à côté de quelqu'un, et la photo était affichée et il y avait une fille qui était nue.

K : Alors, c'était pas toi ?

E : Non, c'était pas moi.

K : Et pourquoi ça a apparu sous ton nom ?

E : Parce que j'étais avec une fille et on ne le savait pas, c'était comme si moi j'avais choisi ça. Et j'avais peur, j'étais avec la Sœur Maria Antoinetta et les autres Sœurs et elles pensaient que c'était moi qui ai partagé ça. C'est aussi un inconvénient sur Facebook.

K : Et si on l'utilise prudemment ?

E : Oui, là, je trouve que c'est bon.

K : Et tu peux même entrer en contact avec des gens en Autriche. Tu connais aussi des tablettes ? Ce sont des petits ordinateurs.

E : Oui, je connais ça, mais je n'ai jamais utilisé ça. Je vois ça chez mes amis à l'école, il y a beaucoup de jeux. C'est aussi intéressant.

K : Mais ici, au foyer, ça serait difficile pour toi, parce qu'on va te le casser. Ok, merci, madame, pour l'interview.

E : Merci.

Interview 8:

Intervièpartner : Kevin Accomnessi, 25 (AC)

Ort/Zeit: Cotonou, 21.07.2015

K : Tu commences à raconter un peu ta situation et ton histoire ?

AC : Mon nom est Accomnessi Kevin, je suis ancien élève d'ici, à Laura Vicuna. C'est une école qui est l'une des meilleures, j'ai beaucoup aimé l'école là, et j'y suis toujours attaché. Je viens parfois pour voir des amis. J'ai commencé ici en Seconde.

K : Et tu as passé le bac ici ?

AC : Non, j'ai fait deux fois la Seconde, j'ai eu un mal de cœur, donc chaque fois, j'ai fait des crises. Et mon absence a beaucoup joué sur mon travail en classe, donc je n'ai pas pu trancher. Et on m'a conseillé de faire l'API, même si je suis absent au cours, je rattrape facilement. Au cours de l'année scolaire, c'était la même chose, j'ai fait toujours des crises.

K : C'était aussi un peu la peur des examens ?

AC : Non, je ne pense pas. Après, la Sœur Vicki m'a appelé dans son bureau et elle m'a posé des questions. Et je lui ai dit que j'avais des ennuis à la maison, je lui ai tout dit. Et elle a engagé une psychologue, c'était une dame qui était très gentil. Mme Badot, c'est son nom. Elle m'a conseillé d'entrer dans des activités, et je me suis inscrit dans basket-ball.

K : Et tu pourrais parler aussi un peu de ta motivation de faire l'ISFES ?

AC : Oui. Après ici, j'ai fait la Première ailleurs et j'ai fait le bac, et après le bac, je me suis inscrit en sociologie. J'aime les trucs, les choses sociales, j'aime écouter les gens. Je n'ai pas les moyens de faire autant comme je souhaitais, j'ai bien voulu faire cela. Et je venais voir la Sœur Vicki, elle m'a parlé de cela et ça m'intéresse. Pour faire une école de ce genre, il faut être motivé.

K : Ah, c'est intéressant, je suis en train d'écrire une thèse, en philosophie-sociologie sur les nouveaux médias. Alors, on pourrait venir à la deuxième partie,

c'est l'emploi des portables, l'utilisation d'internet etc. Toi, personnellement, qu'est-ce que tu utilises ? As-tu un portable ? Et quels types de nouveaux médias est-ce que tu utilises ?

AC : Là, j'ai trois téléphones.

K : Et pourquoi est-ce que tu as trois ? C'est à cause des différents réseaux ?

AC : Oui, j'ai Moov', j'ai MTN et GLO. Je préfère plus le Samsung, en fait c'est pratique, c'est facile à l'utilisation et pour activer les forfait internet, c'est plus facile. Alors, c'est un smartphone et son forfait est différent. C'est un peu cher.

K : Mais à quoi ça te sert ? Avec qui est-ce que tu communique ? Quelles formes de communication est-ce que tu pratiques ?

AC : Je communique avec des amis, je fais des recherches, je vais sur internet, je fais des recherches sur des emplois disponibles, je fais aussi mes recherches personnelles, pour aggrandir un peu mes connaissances.

K : Comment est-ce que le portable a changé le quotidien, si tu compares le temps avant ?

AC : On était limité dans ses mouvements, on pouvait pas faire beaucoup de choses, c'était très difficile, parce que si tu veux dire quelque chose à quelqu'un qui est très loin, il faut que tu paies les transports pour que tu y ailles chez la personne. Quand la personne n'est pas là, tu rentres dans la nuit, ce n'est pas la joie. Alors le téléphone nous approche de lui. Même si tu as des correspondants très loin d'ici, qui sont à des milliers des kilomètres, tu peux les appeler, même avec l'application Skype, WhatsApp, tu peux communiquer avec eux.

K : Est-ce que tu emploies personnellement Skype et WhatsApp ? Et tu communique avec qui ?

AC : Oui. Bon, j'utilise WhatsApp, parce que c'est moins coûteux, c'est gratuit. Si j'ai la connexion, c'est bien, tu peux communiquer avec les gens, tu peux appeler. Il y a aussi Fiber, c'est une application comme WhatsApp. Moi, je préfère plus Fiber.

K : Ah, c'est le téléphone par internet, gratuit. Tu es aussi dans des réseaux sociaux ?

AC : Facebook, oui. Sur Facebook, je fais beaucoup de choses. Pour me distraire, j'ai des amis un peu partout dans le monde sur Facebook.

K. Tu en as combien ?

AC : Je ne sais pas trop bien, mais j'ai autour de 400, 500. J'ai des amis en Autriche, j'ai des amis en France, en Belgique, aux Etats-Unis, en Allemagne.

K : Et c'est bien pour toi ?

AC : C'est bien pour moi, parce qu'on a toujours besoin des hommes et quand j'écris avec eux, on apprend beaucoup de choses. Par exemple en Belgique, ils me parlent de leur situation dans le domaine de l'emploi, alors je compare un peu de ce qui se passe. Et si j'ai quelque chose à partager avec mes amis, je leur écris. S'il y a quelque chose à demander, je demande et je reçois automatiquement la réponse.

K : Est-ce qu'il y a des difficultés comme par exemple les coupures d'électricité ou bien le réseau ne marche pas bien ?

AC : Parfois, ça peut être, ça ne marche pas. En fait, ici, au Bénin, il y a souvent des coupures d'électricité, parce que nous ne sommes pas indépendants, parce que c'est le Nigéria qui nous alimente en électricité. Alors quand il y a un problème, le gouvernement ne tient pas ses promesses.

K : Est-ce que tu penses que l'emploi du portable, par exemple, ou les activités dans des réseaux sociaux a changé un peu ton identité ou ta culture ? Ou bien est-ce que tu penses en général que la culture africaine va changer par les réseaux sociaux ?

AC : Oui, oui, ça peut changer. Le problème, ce sont, ça base surtout sur l'emploi des réseaux sociaux, c'est une question de mentalité. Chacun a sa manière de voir les choses. Bon, la culture africaine peut changer positivement avec l'emploi des téléphones portables et les réseaux sociaux, comme négativement aussi.

K : Peux-tu préciser ça ?

AC : Oui, je dis positivement, parce qu'on peut chercher à moderniser les choses. Tu vois les bonnes choses à l'Occident et tu essaies de t'améliorer.

K : Comme modèle ?

AC : Oui, par exemple, autrefois ici, les gens faisaient l'excision et ça entraîne des problèmes un peu graves pour les filles qui grandissent. Elles ont des difficultés à avoir un enfant et tout. Alors, on a vu que c'est mauvais et jusqu'aujourd'hui, on fait toujours la sensibilisation.

K : On peut par exemple se rendre compte des droits de l'homme.

AC : Voilà, droits de l'homme, droit de la femme, droit de l'enfant.

K : Et négativement ?

AC : Vous savez, la culture c'est l'image d'une société. Alors, si nous suivons à la lettre tout ce que font les autres, on finira par perdre notre identité. (...) Il faut savoir suivre sa culture, il faut chercher à l'améliorer et pas l'effacer.

K : Alors, il y a aussi le risque de perdre sa culture ?

AC : Oui, bien-sûr. Il y a aussi le risque de perdre sa culture. Aujourd'hui, par exemple, vu les vêtements, ceci n'est pas africain, c'est américain, vous voyez un peu ? Ici, il y a des tissus qui sont spécialement construit pour l'Afrique, qui sont construit par les Africains. Nous avons un problème de consommation ici, parce que particulièrement les Béninois, ils aiment consommer ce qui est importé. Ils méprisent un peu leur propre culture. Ils préfèrent consommer ce qui est importé.

K : Ce sont un peu les désavantages. D'un côté, il y a une ouverture, mais on perd un peu...

AC : Oui, on perd un peu.

K : Merci, c'était très, très intéressant.